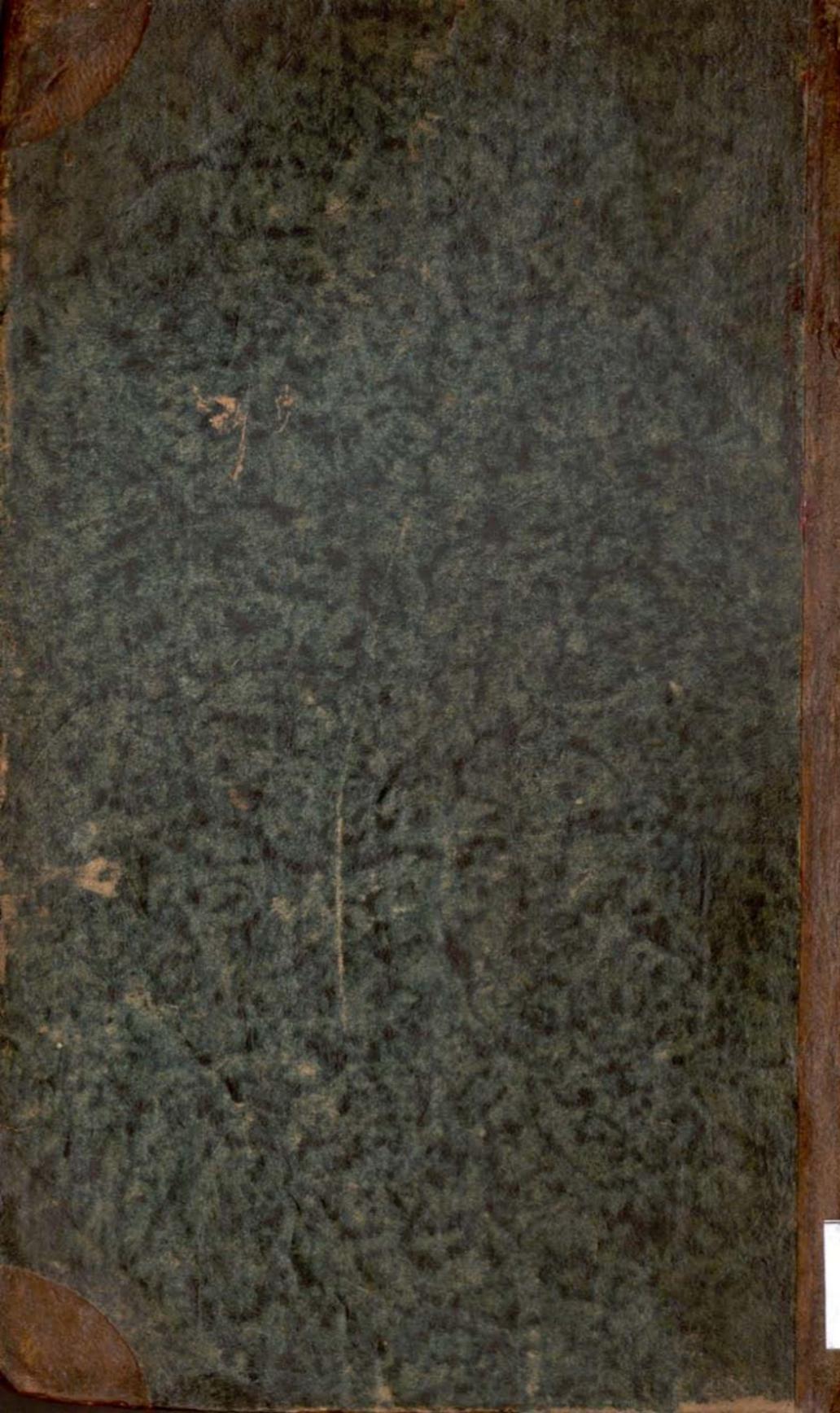


LIBRARY
UNIVERSITY OF CALIFORNIA
1930



ENDO ANTIGUO
A-563
Lib. Regional



* 11

2006

A-563

143069

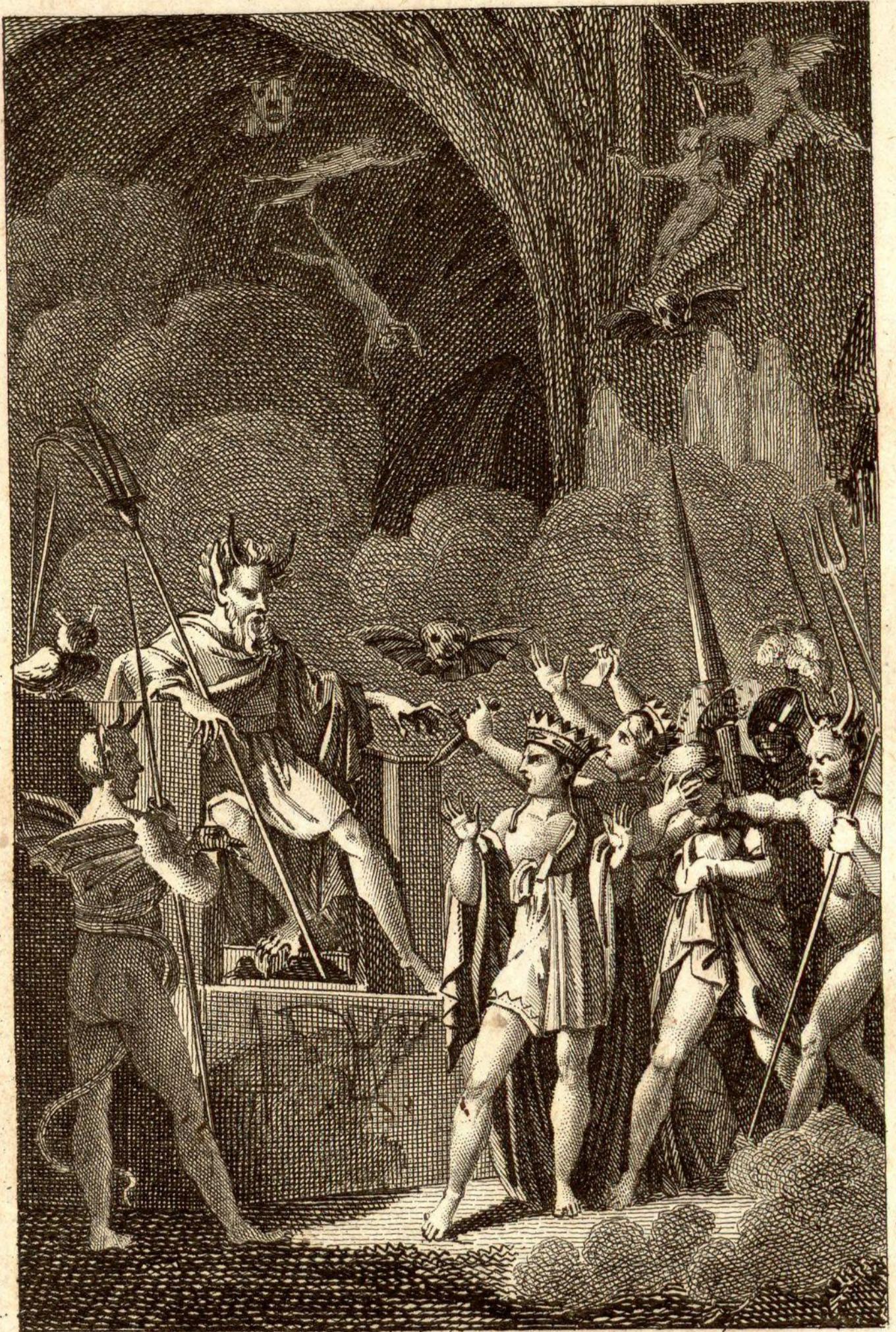
LES VISIONS
DE QUÉVÉDO.

Je ne reconnoîtrai pour authentiques
que les exemplaires de cet ouvrage qui
porteront ma signature, et je poursuivrai
les contrefacteurs.

J. Blanchard

DE L'IMPRIMERIE DE J.-B. IMBERT.





GRANDE AUDIENCE DE LUCIFER.

LES VISIONS

DE QUÉVÉDO.

NOUVELLE TRADUCTION DE L'ESPAGNOL,

PAR M. L*****.



Matruve

A PARIS,

CHEZ PIERRE BLANCHARD, LIBRAIRE,
Palais-Royal, Galeries de bois, n^o. 249,

AU SAGE FRANKLIN

Et cloître Saint-Honoré, n^o. 3.

1812.

Je Suis pater



AVERTISSEMENT.

Nous ne connoissons point de traduction des *Visions* de *Quévédo*, publiée depuis l'an 1700; et les recherches que nous avons faites dans les bibliothèques et dans la librairie, ne nous en ont point fait découvrir. S'il en existe une, elle est si ignorée, qu'on peut présumer qu'elle est peu digne d'attention. Nous avons vu seulement un ouvrage ayant pour titre : *Voyages récréatifs du Chevalier de Quévédo, écrits par lui-même,*

rédigés et traduits de l'espagnol.

Ces prétendus voyages sont une partie des *Visions* de Quévêdo. L'auteur dit que son ouvrage n'est ni d'invention, ni une traduction, Quévêdo ne pouvant être traduit exactement, mais un composé de l'une et de l'autre. Il y a mis tellement du sien, qu'on ne reconnoît plus Quévêdo ; ce n'est point son esprit original, sa gaieté franche et naturelle. L'auteur a voulu paroître jovial et épigrammatique, mais ses plaisanteries ne sont pas toutes de bon goût (ce qui les fait quel-

quefois ressembler à celles de notre auteur) : il a plus de bizarrerie que d'originalité ; il vise à la saillie, mais, malgré tout l'esprit qui brille de temps en temps dans son ouvrage, la prétention qui s'y fait remarquer en détruit presque tout l'intérêt. En un mot, il a entièrement dénaturé l'esprit et l'intention de Quévêdo, qui se seroit gardé de publier sous le titre de *Voyages*, la description et le récit de ce qu'il a supposé que des songes lui avoient fait voir et entendre aux enfers. Il est au moins singulier que

l'auteur de ces prétendus voyages ait annoncé que Quévédo, homme de génie, dont le cachet est facile à reconnoître, les avoit écrits lui-même. Cet ouvrage, qui ne manque point d'ailleurs de mérite, a eu quelque succès; ce qu'on est autorisé à attribuer à la part de Quévédo, que l'auteur a su conserver.

Dans le dix-septième siècle, un sieur La Geneste a été le premier traducteur français des *Visions*. Son ouvrage a été imprimé à Paris en 1640, et réimprimé à Rouen en 1653.

En 1700, il en parut deux dif-

férentes traductions à Bruxelles. Une d'elles a été accueillie favorablement , et auroit plus contribué à faire connoître l'original, qui, malgré ses défauts, a beaucoup de sel et de finesse, si elle avoit été écrite d'un style plus pur et plus élégant. Elle est devenue très-rare et on la trouve difficilement.

Nous avons pensé qu'on verroit avec plaisir une traduction des *Visions*, faite avec plus de soin. Un homme de lettres dont la plume est exercée, a tâché de faire disparoître ce qui en peut rendre la lecture moins

agréable : il a supprimé des longueurs, des répétitions, des plaisanteries indécentes ou d'un mauvais genre. Sans dénaturer le sens de l'auteur, il a cherché à donner plus de liaison aux idées, plus de rapidité au récit. Il auroit pu retrancher encore, mais il étoit de son devoir de laisser voir Quévêdo avec ses qualités et ses défauts.

La manie de tourmenter le fonds d'autrui, d'exhumer des écrits qui en partie ne devoient pas sortir de l'oubli où ils étoient tombés, a été justement reprochée à la plupart des édi-

teurs modernes : il seroit sans doute injuste de nous faire le même reproche. Les *Visions* sont regardées comme la production la plus piquante qui soit sortie de la plume ingénieuse et féconde de Quévêdo, un des meilleurs écrivains espagnols. En général, les critiques qu'elles présentent, quoiqu'elles soient mêlées de détails fastidieux, ont du trait, et peuvent encore avoir aujourd'hui leur application. Le plaisir que nous a fait la lecture de cet ouvrage, nous a seul donné l'idée de le reproduire, et de l'offrir sous

xij AVERTISSEMENT,

une forme plus propre à le faire
accueillir.

Qu'évêdo le composa dans un
temps où il étoit fortement at-
taqué de la goutte. Nous croyons
faire une chose agréable au lec-
teur, que de rapporter ici le
peu que l'on sait de la vie de
cet écrivain.

NOTICE
SUR QUÉVÉDO.

FRANÇOIS DE QUÉVÉDO DE VILLÉGAS, gentilhomme espagnol, chevalier de l'ordre de Saint-Jacques, naquit, en 1570, à Villa-Nueva de l'Infantado, et non pas à Madrid comme l'a dit Moréri, et comme l'a répété après lui le *Dictionnaire historique* de Lyon. Il étoit seigneur de la terre de Juan Abbate, dans la province de la Manche, terre dont il portoit le nom.

Après avoir visité l'Italie, la France et toute l'Espagne, et avoir rendu de grands services au ministère espagnol, il se fixa à Madrid.

Pendant son séjour à la cour, il se

livroit à l'étude et à la composition. Il fut le plus poli des écrivains de son temps, et celui qui réunit le plus de talents de différents genres. Son esprit s'étoit naturellement formé à la fiction.

Voici ce que dit de lui l'auteur de la *Bibliothèque espagnole*.

« Il sut accorder ce que les études ont de plus grave avec l'art des plaisanteries et des jeux.

« Son style est paré des ornements d'une étudition adroitement ménagée; il a tant de finesse, une si grande fécondité d'invention, de pensées aussi neuves qu'ingénieuses, tant de sel et un badinage si poli; il sait si bien, soit en vers, soit en prose, se tirer avec facilité d'un sujet plaisant ou ridicule, que, parmi les écrivains

enjoués, il n'en est point qui lui soit comparable. Nerveux et sublime dans la poésie héroïque, gracieux dans le genre lyrique, plein d'esprit et de gaîté dans ses œuvres badines, son talent brille dans les sujets les plus minces. »

Ses poésies ont été très-recherchées.

Nicolas Antonio, excellent critique, dit aussi qu'il avoit, dans la haute poésie, de la force et de l'élévation.

Son imagination vive le portoit tour à tour vers le sacré et vers le profane.

Il a composé divers traités de piété et des pièces extrêmement amusantes.

Il a fait plusieurs traductions en

vers et en prose. Il a publié, entre autres ouvrages, le *Parnasse espagnol* et le roman de l'*Aventurier Buscon*.

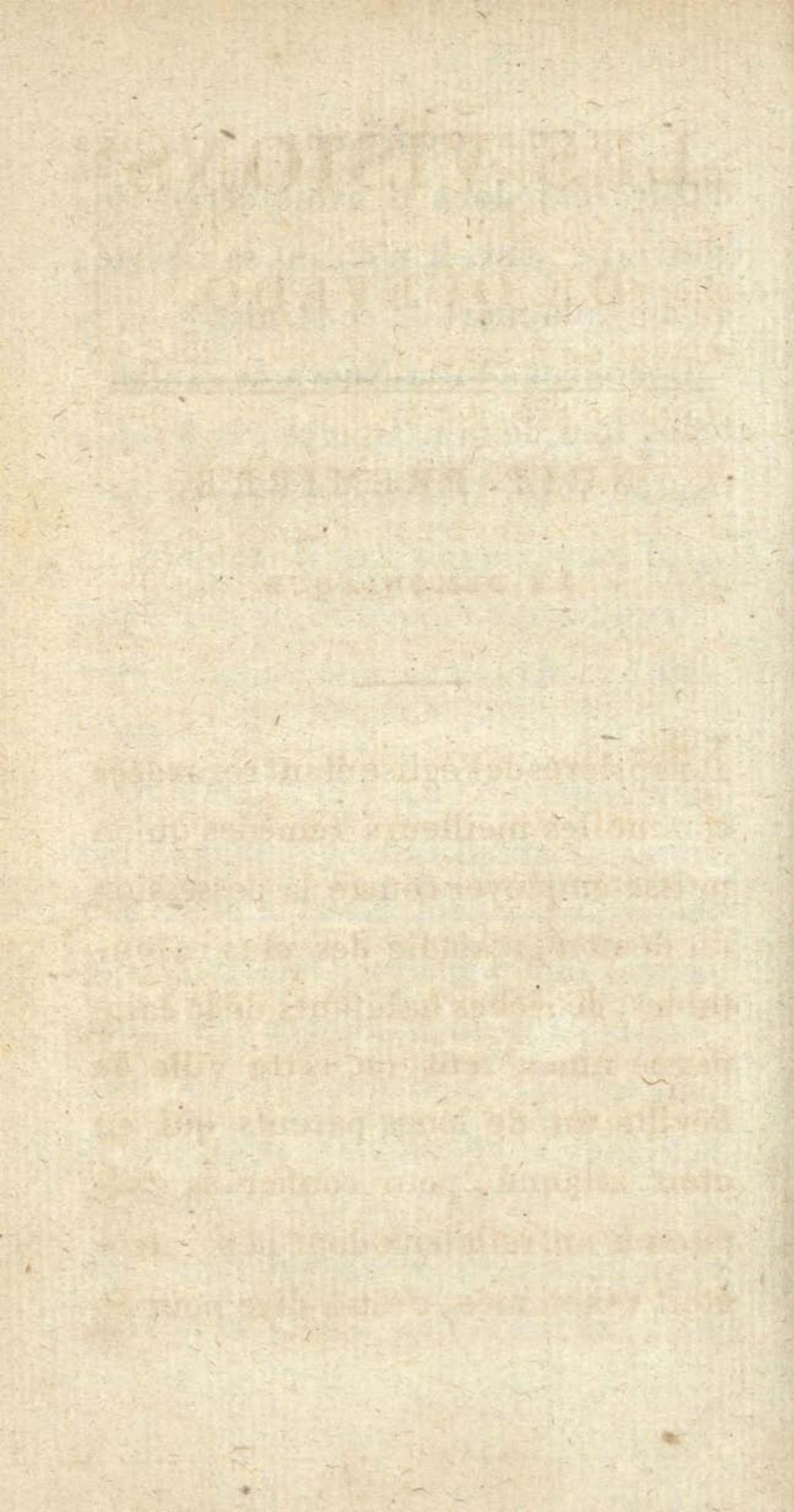
Ses ouvrages ont été publiés en 4 vol. *in-4^o* et en 11 vol. *in-8^o*.

On a compris sous le titre de *Songes* ou *Visions* divers ouvrages de lui, imprimés en différents temps, en divers endroits et avec des titres différents.

On a attribué à don Laurent de van der Hammen y Léon la vision ayant pour titre, *Casa de los locos de amor*, Les Petites-Maisons des fous amoureux. Cet auteur assuroit lui-même que l'ouvrage étoit de sa composition. A la vérité, cette fiction n'a guère le mérite des autres. Quévêdo, dans sa vieillesse, fut accablé de maladies, et fut mis en prison par l'ordre du comte

d'Olivarez, dont il avoit décrié le gouvernement. Il n'obtint sa liberté qu'après la mort de ce ministre.

Il mourut à Villa-Nueva de l'Infantado, lieu de sa naissance, le 8 septembre 1645.



LES VISIONS

DE QUÉVEDO.

NUIT PREMIÈRE.

LE DÉMONIAQUE.

Les prières de l'église étant regardées comme les meilleurs remèdes qu'on puisse employer contre la possession du démon, maladie des plus redoutables, de riches habitants de la campagne amenèrent en cette ville de Séville un de leurs parents qui en étoit attaqué, pour confier sa guérison à un religieux dont la sainteté étoit renommée, c'est-à-dire pour le

faire exorciser. Le jour pris pour cette opération, le possédé fut transporté à l'église des Cordeliers, laquelle se trouva bientôt remplie de spectateurs. Les portes ayant été fermées, j'engageai un religieux qui étoit de ma connoissance à me faire entrer. Il m'introduisit par la porte du monastère; mais aussitôt que je fus dans l'église, j'eus lieu de me repentir de ma curiosité : j'étois étouffé par la foule, et accablé par la chaleur. Là, mes regards se portèrent sur un malheureux, d'une mauvaise figure, ayant les yeux égarés, les habits déchirés, les mains liées derrière le dos, et poussant de temps en temps des hurlements horribles. On étoit dans l'impatience de voir le saint religieux dont j'ai parlé, nommé *Jean de Car-*

denas, parent de Bernardino de Cardenas, capucin, et évêque du Paraguai en Amérique. Il disoit la messe; mais à peine l'eut-il achevée, qu'il se trouva tellement incommodé, qu'on fut obligé de remettre l'exorcisme à un autre jour. Je n'en fus pas fâché; car, ne partageant point la crédulité du peuple, qui prend souvent des épileptiques pour des démoniaques, je désirois, depuis long-temps, avoir une occasion de vérifier par moi-même ce qu'on raconte des possessions du démon. Je ne perdis point de temps : je visitai les parents de ce malheureux, que je soupçonnois avoir recours à ce moyen adroit pour se débarrasser de certaines mauvaises affaires qu'il avait eues. Je leur inspirai assez de confiance pour en ob-

tenir la permission d'aller chez eux, la nuit suivante, dans la vue de faire tel examen que je jugerois convenable. Je préfèrai ce temps à un autre, afin de pouvoir mieux couvrir le défaut de succès de mon entreprise, si elle ne réussissoit pas.

La nuit étant venue, je fus introduit dans la chambre du possédé, qu'on avoit lié sur un lit, dont il ne pouvoit se lever. La présence de ses parents m'empêcha de lui faire certaines questions que j'avois méditées. En voici quelques-unes.

Peut-on trouver la pierre philosophale?

Peut-on trouver la quadrature du cercle?

Y a-t-il un remède pour tous les maux?

Y a-t-il , parmi les herbes , des simples qui puissent servir à se faire aimer des femmes , ou à se garantir des coups d'armes blanches et d'armes à feu ?

J'avois mis par écrit d'autres objets de ma curiosité ; mais ne pouvant me satisfaire , je commençai par toucher le pouls du possédé. Il étoit fréquent et élevé ; de temps en temps ses yeux se troubloient , et il avoit des mouvements convulsifs dont il souffroit beaucoup.

Après avoir examiné son corps , j'examinai son esprit , en lui parlant grec , hébreu , turc , indien , même la langue du Mexique. Il me répondit toujours en espagnol , et très à propos ; ce qui me persuada qu'il étoit véritablement possédé du démon :

car, quoiqu'il ne parlât pas toutes ces langues, néanmoins il les entendoit; ce qui ne peut se faire naturellement sans les avoir apprises ou sans avoir voyagé. Ses parents m'assurèrent qu'il n'avoit fait ni l'un ni l'autre. Je demandai au démon quel nom il avoit en enfer : il me répondit qu'il n'en avoit point d'autre que celui de l'emploi qu'il exerçoit dans le monde, où il avoit été long-temps au service d'un alguazil, qui lui inspiroit toutes les chicanes et toutes les méchancetés dont il tourmentoit les pauvres gens.

Remarquons ici que le mot *alguazil* vient de la langue moresque et signifie, en espagnol, un sergent, un huissier, un greffier, ou autre valet de justice.

Pourquoi, dis-je au démon, êtes-vous entré dans le corps de cet homme? C'est, me répondit-il, parce qu'il a été alguazil lui-même : c'étoit un homme livré à la débauche. Après avoir été chassé de la maison paternelle, n'ayant pas de quoi pourvoir à ses besoins, il s'étoit associé avec des alguazils, pour voler de l'argent dans les exécutions de meubles ordonnées par la justice, et dans les prises de corps, qu'il abandonnoit souvent pour de foibles sommes. C'est en faisant ce métier qu'il vola un calice d'argent chez un curé de campagne, et qu'il subtilisa une bourse de cent ducats à un homme qui par là fut délivré des mains de la justice.

Je lui demandai s'il y avoit beaucoup de ces gens en enfer : Beaucoup,

me répondit-il ; les huissiers n'ont ni honneur ni conscience ; ils font un métier où l'on ne connoit guère la vérité et la franchise : en cela ils ressemblent aux poètes. A peine trouve-t-on dans l'enfer un poète qui n'ait dit autant de mensonges qu'il a fait de vers en l'honneur d'une belle.

L'esprit poétique prend sa source dans la disposition du cœur à recevoir de tendres impressions ; il est ami de l'héroïsme et du romanesque, et, pour soutenir ce caractère, il faut beaucoup d'artifice. Les poètes sont-ils vieux , ils servent de secrétaires aux jeunes amoureux ; sont-ils jeunes , ils veulent être les héros de leurs pièces. Il y a tant de poètes en enfer , qu'il a fallu faire agrandir

leur quartier. Je vais vous parler de manière à vous faire comprendre quels sont leurs occupations et leurs tourments, car vous ne pourriez vous en faire une idée, si je ne me servais ici de quelques figures.

Dès que ces auteurs entrent dans les lieux souterrains, ils cherchent un Caron, un chien Cerbère, un Rhadamanthe, un Pluton, et toutes les divinités infernales de la fable : au lieu de cela, les démons leur font voir ce qu'il y a de plus horrible ; mais ce n'est pas là leur plus grand supplice : on les force d'entendre les pièces d'autres poètes qui leur sont supérieurs en talents ; alors ils sont tourmentés par la jalousie ; ils maudissent les *épigrammes* de Martial, les *stances* de Catulle, les *odes* d'Ho-



race , les *bucoliques* de Virgile , les *satires* de Juvénal , les *comédies* de Térence et les *tragédies* de Sénèque. C'est ainsi que souffrent les historiens lorsqu'ils entendent les *histoires* d'Hérodote , de Tite-Live , de Salluste et de César. Quel supplice pour ces versificateurs lorsqu'ils veulent recomposer leurs ouvrages ! Vous ne vous imaginez pas la peine qu'ils ont à trouver une rime riche , une épithète heureuse , une césure juste , une cadence harmonieuse. Ils sont plus tourmentés par un *a* , par un *e* , que Tantale l'est par la soif , ou que les Italiens le sont par la jalousie lorsqu'ils ont des Français chez eux.

Et les poètes comiques , comme ils sont punis pour avoir enlevé la répu-

tation à tant de princesses et de reines de Castille , de Léon , d'Aragon et d'ailleurs ! C'est un beau champ pour pour eux que toutes ces guerres des Maures de Grenade ; mais , par ces larcins , ils font plus de mal aux chrétiens et aux chrétiennes , que n'en ont jamais fait les barbares et les Mahométans par les combats et les incendies , et les alguazils par leurs violences et leurs exactions. Voilà ce que je veux revenir , dit le démon qui parlait par la bouche du possédé , et il y a plus de ressemblance entre les poètes et les sergents qu'on n'y en trouve d'abord.

Belle comparaison , dis-je au démon , pour un esprit subtil comme vous l'êtes ! Quoi ! me répondit-il , les poètes et les alguazils ne sont-ils

pas des voleurs, et, si vous en voulez convenir, vous savez bien qu'en parlant de poètes, je m'adresse à un poète que je voudrais désabuser. Souvenez-vous du vieux proverbe espagnol : *Qui ne fit jamais deux vers n'eut pas d'esprit, et qui en fit quatre fut un fou.*

Je vous avoue, lui dis-je, que, pour être poète, il faut avoir un tour original d'imagination ; il en est de même pour être peintre : on a difficilement droit de se mettre au rang des Apelles et des Michel-Ange ; mais, comme on ne peut appeler fous ces peintres célèbres, généralement admirés, je ne crois pas aussi qu'on puisse accuser de folie les grands poètes d'Espagne, d'Italie, de France, de Turquie, de Perse, de la Chine ;

car en tous lieux on fait des vers. Oui, me dit-il, en tous lieux il y a des fous, des alguazils, des peintres, des astrologues, des maris jaloux ou complaisants, des charlatans, des parfumeurs, des fripiers, des joailliers, et des esclaves de profession ou de volonté. Tous ces gens, sous prétexte de faire plaisir, ou de rendre la justice, volent sans scrupule l'argent d'autrui. Oh ! lui dis-je, je reconnois dans vous un vrai démon ; vous aimez à médire, et, tout en criant contre ceux qui volent le bien, vous enlevez la réputation. Mais, dites-moi, quel vol peut faire un magistrat quand il obéit et veut qu'on obéisse aux lois du prince, quand il distribue à chacun la justice ? Sans la justice qui punit et qui venge, on ne seroit point

en sûreté chez soi. Une ville sera livrée au pillage , elle deviendra plus horrible que l'enfer que vous habitez, elle fera frémir d'indignation les gens raisonnables , c'est-à-dire ceux qui connoissent l'ordre , l'équité et le droit naturel. Et quel tableau offrira une famille ? les enfants s'élèveront contre leur père , les valets contre leurs maîtres ; les frères voudront faire la loi à leurs frères , et les mères n'auront plus d'autorité sur leurs filles.

Voilà , dit le démon , une superbe description du désordre qui arriveroit, si les gens de justice ne faisoient pas leur devoir et ne voloient pas les premiers !

Appelez-vous volerie , lui répliquai-je , les peines pécuniaires qu'ils

imposent? Elles sont sagement établies pour mettre un frein à l'avarice et à l'usure, qui sont la ruine des familles. Les impositions sont regardées quelquefois comme des rapines : elles n'en sont point ; car, si la communauté ne fournit pas aux besoins de tous, croyez-vous que les particuliers fournissent d'eux-mêmes ce qui est nécessaire à la république? croyez-vous qu'ils aillent au devant des demandes? Il n'y a pas dans les officiers du gouvernement autant de cupidité et de mauvaise foi que vous le dites; mais, répondez-moi, sans leur secours, leurs soins, leur vigilance, y auroit-il des empereurs, des rois, des papes, des évêques en sûreté dans leur lit, en repos dans leurs dignités? Je n'ai

pas, dit le démon, une aussi mauvaise langue que vous le croyez. Je connois la vérité de toutes les affaires du monde, et l'état de toutes les conditions dans les républiques. En accusant la plupart des hommes, je ne leur fais pas d'injustice ; et ce que vous dites des maux qui arriveroient sans le secours de ceux qui sont chargés de faire exécuter les lois, arrive en effet malgré leur sagesse. Ce qu'il y a de pire, c'est qu'il arrive par ceux qui sont destinés à les empêcher et qui sont payés pour cela. D'où vient que tant d'empereurs ont été tués, tant de rois détrônés, tant de papes déclarés antipapes, tant d'évêques démis, tant de magistrats supprimés, tant de familles ruinées, tant de villes pillées, tant de provinces affamées ?

C'est par des gens de justice , par des préposés aux administrations , que tout cela s'est fait , ou directement, ou indirectement : directement, dans la vue de profiter du désordre , indirectement , par une coupable inertie.

Comment font pour vivre tant d'officiers de robes longues ? Ils allongent leurs robes des pièces qu'ils emportent aux officiers de robes courtes. Un homme qui plaide peut être comparé à celui qui se fait faire un justaucorps ; il aura bien un justaucorps , mais il n'aura pas toute l'étoffe qu'il a donnée au tailleur. Celui-ci fera deux paires de manches , deux pièces de devant ; il prendra deux fois plus de boutons , de soie , de galons , de doublure ,

qu'il n'en faut pour un habit ; et vous n'aurez qu'un seul habit , au lieu que vous devriez en avoir deux de l'étoffe que vous avez achetée.

Un grand d'Espagne voulant avoir un justaucorps à la française , acheta autant de drap que lui en demandoit le tailleur , qu'il laissa libre de mettre telle doublure assortie à la couleur du drap. Après qu'on lui eut pris la mesure , il fit rappeler le tailleur , et lui dit qu'il désirait que la doublure d'un justaucorps fût rouge , et que celle de l'autre fût jaune. — Comment , monsieur , dit le tailleur , vous voulez que je fasse deux habits , et vous ne m'avez donné d'étoffe que pour en faire un ! Oui , je le prétends , dit le grand d'Espagne , et si vous ne

les faites tous les deux assez larges , je vous ferai mettre en lieu sûr. Le tailleur, qui craignoit la prison, fit deux habits aussi longs et aussi larges qu'ils devoient l'être , sans acheter davantage de drap. Lorsqu'il les porta , le seigneur fit mesurer toute l'étoffe par un ingénieur qu'il avoit à son service ; celui-ci trouva qu'il manquoit encore un demi-quart d'aune , estimé la valeur des petites pièces qu'il faut retrancher pour les échancrures. Ce ne fut pas tout , le grand d'Espagne , dont je peux vous dire le nom , c'est *don Pedro de Saccaro* , voulut que le maître tailleur lui payât deux habits qu'il prétendoit lui avoir été volés sur l'étoffe qu'il lui avoit donnée , le printemps passé ; et comme le tail-

leur criait à l'injustice, le grand d'Espagne refusa de lui payer la façon, la doublure et les galons d'or de ces deux derniers. Cela vous fait comprendre, observa le démon, que les hommes chargés de l'administration de la justice ressemblent aux tailleurs, et qu'ils sont injustes même en rendant la justice. Dans tous les procès, ils emportent toujours quelques pièces du pré ou de la vigne, objet de la contestation ; et si le plaignant manque d'argent pour les payer, ils lui enlèveront ce qu'il demande à leur tribunal. Ainsi, dis-je au démon, il n'y a plus de justice sur la terre ? Non, non, il n'y en a plus, ajouta-t-il, et ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on s'en plaint. La fable dit qu'Astrée

étant venue au milieu des hommes avec la Vérité, fut obligée de s'en retourner au ciel, parce que personne ne voulut la recevoir. La Vérité eut le même sort. Après avoir erré par le monde, tantôt chez les Egyptiens, tantôt chez les Grecs, tantôt chez les Romains et chez les Chinois même, elle fut contrainte de se retirer chez un pauvre muet, qui, encore par des signes doubles et équivoques, lui fit connoître qu'il ne vouloit plus d'elle dans sa maison. Elle s'en retourna donc au lieu d'où elle étoit venue. La justice voyant qu'on ne pouvoit la souffrir dans les cours, chez les princes, au palais, dans les grandes villes, se réfugia dans les villages, où elle ne demeura pas long-temps;

car les juges des seigneurs, c'est-à-dire des juges ignorants et qui ne cherchent qu'à ramasser l'argent dont ils ont payé leurs charges, lui donnèrent la chasse, et la forcèrent de regagner son pays.

La beauté d'Astrée ou de la justice est semblable à celle des astres : c'est une beauté éclatante, noble, digne d'admiration, mais c'est quand elle paroît de loin ; car si vous approchiez trop d'un astre, si petit qu'il vous semble, il vous consumerait en un instant.

La justice est belle, mais elle est fière, austère, rigide, sans pitié, et ne fait acception de personne : elle veut bien qu'on la recherche et qu'on l'aime, mais elle n'aime pas plus un ami que l'autre ; elle agit

à peu près comme l'Amour. Peut-on rien voir de plus exact, de plus fidèle, de plus laborieux, de plus soumis, de plus complaisant, qu'un amour violent? Il ne manque pas en la moindre chose, il ne sait rien cacher, rien ne lui paroît difficile, il est toujours prêt à obéir, rien ne lui coûte; dans le désir de plaire, il trouve juste tout ce qu'on veut. La justice fait de même dans un autre sens, car elle met de l'exac-titude dans la moindre circonstance; elle est fidèle dans les moindres choses; elle est laborieuse et ne craint point la peine; elle est sou-mise aux lois qu'elle impose; elle est complaisante pour elle-même, et paroît injuste, tant elle est juste et rigoureuse.

Je crois, dis-je alors, qu'il y a beaucoup de juges en enfer, si ce que vous dites est vrai, comme il me semble vraisemblable.... Oui, répliqua le démon, ils y sont en grand nombre, et nous les avons mis au rang des voleurs et des filoux. Une chose qui vous surprendra, c'est que leur foule est aussi considérable que celle des amoureux, quoiqu'il n'y ait que les hommes qui soient juges, et qu'hommes et femmes aient aimé une fois en la vie.

Vous voulez me faire entendre, lui dis-je, qu'il y a beaucoup d'amoureux en enfer; mais cela se peut-il? Si les hommes étoient damnés pour cette passion, personne ne seroit affranchi de votre juridiction infernale. Mais cette passion a un

grand avantage, c'est qu'elle se concilie avec la charité que les hommes se doivent les uns aux autres, et qu'elle est toujours accompagnée d'un repentir et de certains remords de conscience qui en éloignent ceux qui en ont été possédés. On voit peu de jeunes filles qui ne se repentent de leurs fautes. Combien y en a-t-il qui se font religieuses par pénitence ! combien de vieilles coquettes se jettent dans la dévotion ! combien d'hommes suivent leur exemple ! Et puis, l'amour s'en va avec la beauté, les forces et l'argent.

Mais, dit le démon, combien d'hommes et de femmes, jeunes et vieux meurent dans leurs amours ! et comptez-vous pour rien le désespoir, les chagrins, les peines secrètes sous les-

quelles succombent tant d'amoureux? ne savez-vous pas que certains tempéramens portent tellement vers cette passion, qu'on ne la quitte qu'avec la vie? Si je vous racontois les histoires de personnes des deux sexes perverties par la lecture d'aventures galantes, et n'ayant plus dans l'ame d'autre désir que celui d'en avoir de semblables; si vous pouviez voir ce que ces gens-là font en enfer, vous auriez pitié des uns, et ne pourriez vous empêcher de rire de la folie des autres. Vous verriez des jeunes gens brûler aux pieds de leurs maîtresses; des vieux qui, pour plaire, se font raser tous les jours, ou s'arrachent le poil, et qui prennent des perruques blondes pour se rajeunir; de jeunes filles qui s'imaginent être des Cléo-

patres, des Artémises et des Clélies ; de vieilles coquettes qui se fardent continuellement devant leur miroir, qui tourmentent leurs cheveux, se tirent le cuir du front pour en effacer les rides, et ajustent à leur mâchoire des dents d'ivoire ou de cire : mais tous ces soins sont en pure perte, puisqu'il n'y a plus rien à faire pour elles dans l'autre monde. Vous seriez bien étonné, si je vous montrois toutes les filles qui prennent certains remèdes pour cacher les tours que l'amour leur a joués. Il faut voir combien de chirurgiens et de médecins viennent à leur suite ! Et si l'on me demande pourquoi ces gens-là sont en enfer, eux qui rendent service à tous, je répondrai que c'est parce qu'ils ne doivent pas rendre service à tous.

Peuvent-ils, par exemple, ajouta-t-il, donner en conscience des remèdes ou faire des saignées qui font avorter ? Et comme j'ouvris la bouche pour lui faire observer que les médecins ne peuvent connoître le mal que lorsqu'on le leur découvre : Je vous entends, interrompit le démon : soyez sûr qu'ils le connoissent bien sans cela ; après tout, ils doivent apprendre ou savoir douter. Mais, lui dis-je, n'y a-t-il point d'autre secret pour se passer, en pareille circonstance, du secours des médecins ? Oui, me répondit-il : il y a des empoisonneuses, des sorcières, des femmes adroites qui enseignent ces secrets, et l'on en voit aux enfers qui continuent cette infâme pratique. A vous entendre, lui dis-je, vous êtes

un bon diable, un diable d'honneur, ayant de la conscience. Vous seriez un bon prédicateur, on profiteroit à vos sermons. Croyez-vous, me dit-il, que je ne prêche pas de bonnes choses, que je n'énonce pas d'utiles vérités? croyez-vous aussi que je n'aie pas beaucoup de prédicateurs qui dépendent de moi? Qui sont-ils, m'allez-vous demander? ce sont ceux qui prêchent pour leur propre gloire, pour établir leur réputation, pour acquérir plus d'estime, pour s'attirer des bénéfices, et mettre les pauvres dévotes à contribution. Ils se font mal, en faisant bien aux autres, en les instruisant, en les édifiant. Si leurs sermons nous font perdre des auditeurs, nous gagnons des

prédicateurs ; ce qui est plus honorable pour nous. Au reste , je vous déclare que c'est par l'ordre de Dieu que je vous parle devant toutes ces personnes : je vous avertis en particulier que vous êtes perdu , si vous n'abandonnez tous les projets que vous avez formés pour votre élévation , et si vous ne renoncez pas à la poésie , qui vous est à la fois agréable et fatale. Approchez-vous , dit-il à un vieux homme , parent du possédé ; restituez les trois métairies que vous retenez illégitimement. Vous , jeune homme , ne faites plus l'Hercule avec votre force et votre adresse. Hercule est mort ; vous trouveriez des gens qui vous tueroient. Vous , vieux juge de village , vous avez une charge bien délicate et bien

périlleuse : vous êtes le valet du seigneur d'une terre où vous avez conservé l'esprit de servitude, qui ne s'allie point avec la justice. La sollicitation de votre ancien maître vous aveugle. Ces trois paysans qui ont lié et garrotté le patient sur son lit, sont ceux qui mirent, il y a six ans, le feu à la grange de leur maître : ils doivent réparer ce dommage. Pour ces deux jeunes demoiselles, elles feront bien de ne plus donner entrée aux deux étrangers qu'elles voient tous les soirs dans leur chambre et qui s'y introduisent par le jardin. Profitez, vous tous, de ce que je vous dis ici ; je ne vous parlerai plus, car demain doit venir un prêtre pour m'exorciser, et je sortirai du corps de ce patient, la

volonté de Dieu étant que j'en sorte, pour attester son pouvoir et la gloire de son nom.

Le Démon ayant fini ce discours, prit plaisir à tourmenter le possédé et à lui faire jeter des cris épouvantables. Je craignis la visite du voisinage, et que quelqu'un ne me reconnût dans un lieu où je ne pouvois pas être avec honneur. En retournant chez moi, je fis des réflexions sur la sagesse de Dieu, qui tire le bien du mal même, et fait parler les démons comme parleraient des anges de lumière. Le prophète-roi a dit aussi que la Providence divine a disposé tellement les choses, que les mains même de nos ennemis peuvent opérer notre guérison.

Voilà le premier possédé que j'aie vu de ma vie, et la première fois que j'aie conversé avec le Démon : Dieu veuille que je ne le voie jamais, ni dans ce monde ni dans l'autre!

SECONDE NUIT.**LA MORT ET SON PALAIS.**

ON dit qu'il n'y a que les méchants qui aient de tristes pensées. J'en ai fait l'expérience avec plusieurs personnes ; mais on ne peut nier qu'il n'y ait des moments où la tristesse s'empare d'une ame sans qu'on en connoisse la cause. Cela vient quelquefois d'un vice de tempérament ; les humeurs se mêlant avec le sang, portent au cerveau des esprits qui tracent dans l'imagination des figures bizarres. De là viennent ces songes désagréables et ces visions qui nous surprennent dans la nuit. Ces songes viennent souvent

de Dieu, souvent du Démon, souvent d'une cause naturelle, comme d'avoir pensé à la mort après s'en être entretenu, ou après avoir lu un livre qui en traite. Pour tout dire, il arrive aussi que la grâce nous donne de telles visions, afin de nous offrir ce que nous rejetons souvent loin de nous. Telle est sans doute la cause de celle que j'ai eue de la mort.

Je lisois un soir, avant de me coucher, les vers de Lucrèce, un des plus savants et des meilleurs poètes de l'antiquité. Je me trouvai en cet endroit si beau où il dit que la nature, élevant tout à coup sa voix, parla ainsi aux hommes.

« Pourquoi, ô mortels, gémissiez-vous si long-temps, et êtes-vous aussi vivement affligés? que vous sert-il de

fuir la mort et de la craindre? que vous reste-il à présent des plaisirs que vous avez goûtés dans votre jeunesse? Tout cela est fini pour vous; tout a passé avec les jours que vous regrettez. C'est ainsi que le grain passe dans un sac où il trouve une issue. Vous êtes fatigués du monde, pourquoi ne le quittez-vous pas comme celui qui s'en retourne content d'un festin où les mets étoient exquis, et où la joie éclatoit? Vous êtes atteints d'une folie étrange, vous pouvez jouir de la paix de l'ame, pourquoi ne pas vous la procurer? pourquoi redouter la mort à qui vous en seriez redevables? »

Telles sont les paroles du poëte : elles paroissent être sorties de la bouche d'un saint; mais c'est la nature, ou plutôt la raison naturelle,

qui nous enseigne que la mort n'est point aussi affreuse qu'elle nous le semble. Je ne m'étonne donc pas que des philosophes païens en aient fait le sujet de belles moralités. Aussitôt je me souvins de ce que dit Job sur la brièveté de la vie, et sur l'arrivée prochaine de la mort.

La vie de l'homme, dit cet illustre patient, est de courte durée : c'est une fleur qui n'est pas plutôt éclose qu'elle est dépouillée de ses feuilles ; c'est une ombre qui fuit avec la rapidité du vent, sans rester un moment à la même place, et, malgré sa brièveté, la vie est sujette à tant de misères, qu'on ne pourroit dire si c'est la vie ou la misère même.

En me livrant à ces graves médi-

tations, je me mis au lit et m'endormis. Mon esprit étoit libre des impressions que font naître les objets extérieurs. Il me sembla voir entrer dans les lieux où j'étois plusieurs médecins montés sur des mules dont les housses paroissoient être des draps mortuaires. A la suite de ces médecins, qui avoient l'air rêveur et chagrin, venoit une troupe d'apothicaires, de chirurgiens et de fraters, qui apportoit des drogues ou des instruments servant à leur profession. Dès que les médecins furent descendus de leurs mules, ils se mirent à danser un ballet au son des mortiers et des tamis que faisoient sonner les apothicaires et leurs adjoints. Ce ballet étoit coupé par des chants dans lesquels les médecins

faisoient le dessus. Telles étoient les paroles :

Catholicum , rheubarbaræ , opiata , theriaca ,
Opoponach , o opium , o laudanum anodinum ,
Polychrestum , diureticum , senne anisatum .

Deux jeunes médecins firent entendre ensuite un récit conçu en ces termes :

Recipe , recipe , recipe , recipe senne ,
Dragmas duas , dragmas duas , dragmas duas ,
Semi-dragmum rhei electæ ,
Scrupulum unum polychresti ,
Infundantur , percolentur , hauriantur ,
Horâ sextâ matutinâ ,
Recipe , recipe , recipe , etc .

Deux chirurgiens répondirent à cela *seca* , *ure* , c'est-à-dire *coupez* , *brûlez* ; et ensuite tous se mirent en chœur , les uns disant *recipe* , les autres *ure* , et les derniers dansoient . Cette troupe s'étant assise , il en en-

tra une autre, composée de novel-
listes et de gens qui les suivoient
pour savoir ce qu'on fait en Angle-
terre, en France, en Hollande, en
Italie et ailleurs. Après ceux-là en-
trèrent des solliciteurs d'affaires, des
intendants des maisons nobles, des
gens de guerre, des gens d'église, et
autres sortes de personnes que je
ne connoissois point. Cette marche
étoit terminée par une femme très-
haute de taille, maigre, blême, et
ayant un équipage fort extraordi-
naire ; elle avoit à sa coiffure des
couronnes, des tiares, des bonnets
d'électeur, des mitres, des chapeaux
rouges et noirs, des chapeaux de
paille, des turbans, des bonnets de
laine et de soie : d'un autre côté de
la tête, elle avoit les cheveux frisés

et poudrés ; de l'autre , elle étoit rasée comme le sont les moines ; sa robe étoit tissée de fil , de laine , de soie , ornée de galons d'or et d'argent , de chapelets , de pierreries et de perles ; elle avoit pour chaussure des patins , des sabots , des souliers ; elle s'appuyoit sur un sceptre , une houlette , une faux et un gros bâton ; elle avoit un œil fermé et l'autre ouvert , et portoit un sablier pendu à son cou avec des croix de l'ordre de Saint-Jacques , du Saint-Esprit , et des médailles d'autres ordres militaires : sa démarche étoit tantôt grave , tantôt vive et précipitée.

Elle s'approcha de mon lit et me dit : Lève-toi , chevalier , suis-moi. Mais , avant que je vous suive , lui dis-je , dites-moi qui vous êtes. Je

suis *la Mort*, répondit-elle, suis-moi. Vous voulez donc que je meure, lui répartis-je? — Non, non, suis-moi et ôte ta chemise, car on n'est point vêtu lorsqu'on suit la Mort. Je veux te faire connoître mon empire et mes sujets. Je suis la reine des reines, l'impératrice des souveraines, la souveraine du genre humain, et les puissances qui sont sur la terre ne sont que mes intendants. Comment, lui dis-je, osez-vous dire que le roi d'Espagne est votre intendant, lui qui possède tant de terres dans le monde? Suis, suis, dit la Mort, je te le ferai voir.

Aussitôt, tous ceux qui étoient là sortirent dans le même ordre où ils étoient à leur entrée : la Mort suivoit à la queue, et moi je suivais la

Mort. Nous traversâmes des campagnes vastes et désertes qui ressembloient ou à des cimetières, ou à des champs de bataille couverts de morts. Ensuite j'aperçus de loin un grand château bâti à l'antique, et quand je fus auprès, je remarquai que les matériaux n'étoient que des ossements liés ensemble par un ciment de sang et de drogues d'apothicaire. Les trois gardes qui étoient à la porte de la cour, étoient plaisants à voir. Le premier ressembloit à un arlequin prenant diverses attitudes, et ayant sur ses habits les figures des royaumes et des provinces de la terre : en sorte qu'il me sembloit voir une carte de géographie. Son nom étoit *le Monde*. Le second, qui s'appeloit *La chair*, étoit nu comme ces figu-

res de Priape qu'on trouve sur les médailles. Le troisième étoit armé d'or et d'argent de pied en cap, comme un cuirassier. On me dit que ces trois gardes étoient les ennemis du monde et les portiers de la mort. Le pavé de la cour étoit de crânes humains, ainsi que celui des chambres : ces crânes étoient disposés de telle manière, qu'il me sembloit voir un échiquier ; car les uns étoient blancs, et les autres, ayant des cheveux, me paroisoient noirs. Au milieu de cette cour étoit un jet d'eau de pleurs. Les figures qui étoient autour du bassin, représentoient l'ennui, l'envie, la jalousie, le désespoir, la fourberie, la maladie, la médecine, la guerre, le duel et l'amour. Les tapisseries des salles et des chambres étoient

toutes particulières. On voyoit dans une pièce des gens faisant un mariage ; dans une autre , des procureurs plaidant une affaire ; dans celle-ci , des marchands faisant banque-route ; dans celle-là , des voleurs apostés sur une grande route et dévalisant les passants. Les autres représentoient un ecclésiastique qui meurt dans son lit, et qui voit piller sa maison ; un courrier qui va de Madrid à Rome pour une expédition de bénéfice ; un couvreur qui tombe du toit d'une maison ; un matelot qui étant ivre se précipite de son bord dans la mer ; une maison qui brûle tandis que son maître y est renfermé : enfin on voyoit là tous les genres de mort. Rien ne me parut plus affreux que les peintu-

res à fresque qui étaient sous un grand portique. C'étoient des valets qui étranglent leur maître pour avoir son argent ; des enfants qui poignardent leur père pour être plutôt possesseurs de son bien ; des sujets qui tuent leur roi , après avoir prononcé sa condamnation ; une femme qui empoisonne son mari , une maîtresse qui en fait de même à son amant , pour se venger de son infidélité. Au milieu de cette galerie étoit une grande figure colossale , représentant l'ingratitude , et s'élevant sur un piédestal dont les reliefs faisoient voir à la première face la cruauté , à la seconde l'infidélité , à la troisième l'intérêt , à la quatrième l'ambition. La base étoit en sculpture , portant des or-

nements emblématiques , parmi lesquels on voyoit jouer ensemble des cupidons , des satires , des lions et des chats.

Après avoir traversé tout ce grand appartement , la Mort entra dans une grande et magnifique salle dont la tenture en noir étoit semée de larmes blanches , ainsi qu'on voit aux parements d'autels à l'Office des morts. Là s'élevoit un trône qui paroissoit être d'ivoire , parce qu'il étoit fait d'ossements de morts. Quatre os des jambes faisoient les quatre pieds , deux bras avec leurs mains formoient les bras du siège , une épine du dos avec les côtes en composoit le derrière , les deux pommes de dessus étoient deux têtes de morts , le siège étoit d'au-

tres os. On y montoit par quatre marches , dont la première s'appeloit l'*enfance* , la seconde l'*adolescence* , la troisième la *virilité* , la quatrième la *vieillesse*. La Mort s'étant assise , tout le corps de la médecine prit séance à ses côtés, les autres se placèrent aux bas sièges.

La Mort parla quelque temps sur les bornes de la vie et sur la grandeur de son empire. Elle finit son discours en observant qu'on ne naissoit que d'une manière et qu'on mouroit de toutes sortes de manières. Ensuite elle dit aux morts : Paraissez ! Tout d'un coup je vis tomber des morts des lambris , j'en vis sortir des murs et de dessous le pavé. Parlez , dit la reine , chacun à votre tour.

Le premier qui prit la parole dit :
Je suis Romulus , premier roi de
Rome. Mes ministres ne pouvant
supporter ma domination , voulu-
rent changer de gouvernement , ils
me firent tuer et firent répandre
le bruit que j'avois disparu et
qu'on m'avoit vu monter au ciel.
— Je suis , dit un autre , César ,
premier empereur des Romains ;
le sénat me fit périr de la main
de mon fils adoptif. — Un troi-
sième dit : Je suis l'empereur Clau-
dius , ma femme me fit empoison-
ner. — Un quatrième dit : Je suis
le grand Alexandre , je suis mort
au sein de la débauche. — Je suis ,
dit un cinquième , Codrus , roi
d'Athènes , je me suis fait tuer
pour ma patrie. — Et moi je suis

Charles - Quint , mon fils me fit exhumer pour faire brûler mes ossements.

Ainsi parurent plusieurs morts illustres, confondus alors avec toutes sortes de gens. Lorsqu'ils eurent parlé, on forma un grand cercle, au milieu duquel j'aperçus une grande bouteille où étoit quelque chose qui dit : Je suis ce fameux nécromancien, le plus grand magicien de l'Europe; je me suis fait mettre en pièces par un de mes valets, et me suis fait enfermer dans ce vaisseau, espérant que tous mes membres se réuniroient, que mon corps se renouvelleroit, et qu'ainsi je redeviendrois jeune. Je ne sais si le secret étoit faux, ou si on négligea de faire tout ce que j'avois

ordonné ; enfin , après avoir longtemps bouilli , je ne formai qu'une grosse masse informe et sans vie. La Mort lui dit : Vous croyiez alors que l'ame n'étoit qu'un feu subtil , une flamme qui animoit votre corps et pouvoit se réparer ? Oui , répondit le nécromancien. Refermez la bouteille , dit la Mort.

Lorsque tous les assistants eurent été entendus , on mit leurs noms sur un grand livre , et , pendant qu'on écrivoit , je vis la bouteille marcher et s'approcher de moi. Ce qui étoit dedans me dit : Qui règne en Espagne ? Venise subsiste-t-elle encore ? Que dit-on en France ? Les Calvinistes sont-ils toujours triomphants ? Je lui répondis : Philippe IV règne en Espagne ; Venise est

toujours belle, riche et puissante ; les Calvinistes se font toujours redouter, même de leur roi. Alors le nécromancien me pria de casser la bouteille : comme j'hésitais, n'étant pas sans quelque crainte, cette bouteille éclata et se rompit. On vit aussitôt ce qu'elle contenoit se répandre, et il en sortit une figure humaine qui se leva et prit la fuite en disant : Je ne retournerai plus au monde ; mettons-nous donc au nombre des morts magiciens. A la place de cette bouteille parut un vénérable vieillard, ayant une grosse tête et une longue barbe. Il étoit rêveur et tenoit une sphère. Je suis, me dit-il, Nostradamus, ce grand astrologue français, qui ai prédit pendant ma vie tant de

choses qui sont arrivées. Comment, lui dis-je, c'est vous qui avez fait ces fameuses centuries, qu'après votre mort on trouva dans votre tombeau? Expliquez-moi, je vous prie, quelques-unes de vos prophéties dont je me souviens.

Signe du Bélier dominer en le monde ;
 Le taureau domtera les terres avec l'onde ;
 La vierge trompera ses parents paternels ,
 Et les jumeaux aussi tous les soins maternels.

Cela , dit l'astrologue , est clair comme le jour , et signifie que les hommes mariés deviendront des béliers ; que l'amour des femmes , représenté par le taureau , se mêlera dans toutes les affaires ; que la fille se divertira malgré les avis de son père , et que les fils riront de ceux de leur mère.

Et celle-ci? lui dis-je.

Plusieurs femmes se verront mères
 D'enfants qui n'auront pas de pères,
 Et les enfants qu'elles feront
 De pères point ne manqueront.

Cela s'explique aussi facilement,
 dit l'astrologue. Je veux dire par là
 que plusieurs enfants appelleront pères
 ceux qui ne le seront pas, et au-
 ront cependant des pères qu'ils ne
 pourront connoître.

Il voulut s'en aller après m'avoir
 expliqué ces deux prophéties; mais
 je le retins, en le priant de me dire
 encore le sens de cette dernière.

Cet an, ainsi que je présume,
 Mains sauront faire agir la plume,
 Mainte plume voler dans l'air,
 Dans l'air maint homme s'agiter;
 Maint en tuer sieur émétique,
 Maint ruiner plume galénique;

Les bancs rompus des mercandiers ,
 Nobles devenus roturiers ;
 Porte-glaive mettre au pillage
 Province , ville , aussi village ;
 Fils et filles faire à l'envi
 Ce que nul ne vit dans la nuit ;
 Veuves abandonner ceinture ,
 Mettre leurs vierges en clôture.

Cela signifie, dit Nostradamus, qui étoit pressé de s'en aller, qu'une partie du monde pillera l'autre. Les gens de justice voleront par leur plume ; les faux témoins se feront pendre ; les médecins tueront par l'émétique et se feront bien payer ; les marchands feront banqueroute ; les nobles seront ruinés par leurs fermiers ; les soldats mettront tout à contribution ; les enfants se voleront l'un l'autre ; les veuves se remarieront, et, pour avoir le bien de leurs

filles, en feront des religieuses. Laissez-moi aller ; et il s'enfuit au plus vite.

Aussitôt je vois à mes pieds un bon vieillard fort triste, qui me demande si j'étois mort. Non, lui dis-je, je suis vivant et à votre service. Bon ! dit-il, j'attends de vous quelque chose. Vous saurez que je m'appelle *On* ; je porte encore le nom de *Quidam*, d'un *Autre*, d'un *certain personnage*, d'un *auteur*, et de *je ne sais qui*. Lorsque je vivois dans le monde, j'étois accusé d'avoir dit et fait tout ce qui ne pouvoit se découvrir. S'il couroit une méchante nouvelle, c'étoit *On* qui l'avoit dite ; si l'on trouvoit quelqu'un de mort dans la campagne, c'étoit *On* qui l'avoit tué ; s'il y avoit un homme de mauvaise mine, c'étoit un *quidam* ; s'il falloit ne nom-

mer personne dans une affaire , elle s'appeloit *un certain personnage* ; si un écrivain avançoit des choses hardies , c'étoit un *auteur* qui les avoit dites le premier ; enfin , quand l'auteur de toute autre chose étoit caché , c'étoit *Je ne sais qui* qui l'avoit dite ou faite. Cependant je ne disois ni ne faisois rien ; je ne paroissais en aucun endroit ; je ne m'informois point de ce qui se passoit ; je gardois la maison jour et nuit. Le chagrin de me voir en si mauvaise réputation m'a fait mourir. Je vous demande en grâce de défendre à vos amis et aux personnes sur l'esprit desquelles vous avez du pouvoir , de ne m'accuser dorénavant d'aucune chose ; car , depuis que je suis mort , je ne peux avoir rien fait au monde.

Je promis à ce vieillard de me souvenir de ce qu'il me recommandoit, et il se retira content de moi.

Une jeune femme vint me sauter au cou, en me disant : Soyez le bien venu, mon cher Enée : il y a longtemps que je désire vous voir. Virgile m'a fort mal parlé de vous ; il a fait l'histoire de nos amours, quoique nous ne nous connussions pas. Je vous ai cherché parmi tous les morts sans avoir pu vous rencontrer ; mais je connois, à votre air, que vous êtes Enée, car vous avez été le plus grand et le plus illustre des héros ; et ici vous surpassez tous les morts en bonne mine et en beauté. Comme je ne répondois rien, dans la surprise d'un pareil compliment, elle continuoit de me parler, et m'embrassoit

si fortement, que je me mis à crier. Paix là, dit l'huissier de la chambre, qui s'appeloit *Silence*. Je m'écriai encore, et dis à madame Didon : Reine des Carthaginois, vous ne serez donc jamais sage ? Je suis don Francisco de Quévêdo de Villegas, chevalier de l'ordre de Saint-Jacques. Voyez, dit la reine, voyez ce sot, qui veut se faire Espagnol, et qui est Troyen ! Va, pieux Enée, Virgile n'a pas eu si grand tort de te peindre tel que tu es. Où est ton palladium ? ta nourrice ? ton fils Ascagne ? où sont tes gens ? te voilà sans suite. Va, reprends ta baguette d'or et retourne au monde. Ne t'inquiète, lui dis-je, j'aurai soin de te recommander à Scarron : il te connoissoit bien ainsi qu'Enée, qui te délaissa dans ton

Afrique. C'étoit bien la peine de tant faire la prude ; tu n'as pu soutenir long-temps le siège d'un homme qui venoit de rendre sa ville aux Grecs, et qui fuyoit sa patrie livrée aux flammes. Tu es morte d'amour ! Vous autres mortels, dit-elle en se retirant, vous êtes bien crédules !

L'huissier recommença à crier : Paix là ! et je ne parlai plus que lorsque je vis venir un grand mort qui avoit des cornes à la tête, et qui couroit vers moi, comme s'il avoit voulu me frapper. J'avançai le bras, comme pour me mettre en défense ; et ayant aperçu près de moi une grande fourche qui servoit à tendre les tapisseries, je la pris et attendis ce mort de pied ferme. Te souviens-tu, me dit-il quand il fut assez près de moi, de

don Diego Moreno, que tu appelles, dans tes poésies, signor *Cornuto* ? Oui, je m'en souviens, dis-je, et pour te montrer que je ne te crains ni vif ni mort, tiens, voilà par avance un coup de fourche que je te donne. Je l'aurois percé du coup, mais ses os étoient trop durs. Moreno me repousse aussitôt d'un coup de tête, et, en se jetant sur moi, me renverse. Je m'attrape à ses côtés, mettant mes doigts entre les ouvertures, dessous le sternum; et comme il se releva, je me relevai avec lui. Ce bruit causant du trouble dans l'assemblée, je vis venir à moi un grand nombre de morts armés à la tête, ainsi que Moreno. Comme ils se pressoient et que c'étoit à qui passeroit le premier, leurs os faisoient un cliquetis très-

plaisant à entendre. D'autres morts se mettant au devant de moi pour me couvrir, les empêchèrent de m'assommer. Cependant la reine, la Mort, gardoit le silence sur son trône, attentive à faire inscrire les noms de tous ses sujets; et comme les écritures furent achevées au moment où notre bruit cessoit, l'huissier cria : Paix, écoutez ! Je saisis cette occasion pour demander justice à la reine. Je supplie, dis-je, votre majesté souveraine de me faire justice de don Diego Moreno, qui est venu m'insulter dans ce palais ; il m'a frappé de ses cornes, m'a renversé, et a excité contre moi la foule des maris trompés. Que répondez-vous, Moreno ? dit la reine. Grande et pâle princesse, dit-il, voilà un homme qui me fait passer

sur la terre pour un vulcain , pour un faune. J'ai toujours bien vécu avec ma femme , je ne me suis jamais fâché de ce qu'elle vivoit à la mode de France , c'est-à-dire de ce qu'elle recevoit chez elle gens d'église , gens d'épée et de robe , partisans , marchands , étrangers de tous pays. Comme la maison avoit bon train , que rien ne manquoit , que cependant ma femme ne faisoit aucune dépense , je trouvois cela fort commode , et parce que je profitois des folies d'autrui , que je mettois à part mon revenu , que je me servois des compères de ma femme pour amasser du bien à mes enfants , voilà que le chevalier Francisco de Quévêdo me décrie , me ridiculise dans ses poésies , et fait de moi le prince des

maris commodes. Il me dépeint en bélier, et fait de moi une constellation du zodiaque. Non content de cela, il vient ici me donner un coup de fourche. Je demande qu'on l'y retienne, et, puisqu'il a été amené pendant son sommeil, qu'il ne se réveille plus.

Qui de vous deux a commencé le bruit? dit la Mort. C'est moi, répondit Moreno.

Nous ordonnons, dit la Mort, que le nom et la mémoire de Moreno ne mourront point dans les Espagnes, que sa fosse sera ouverte, et que ses confrères iront rendre hommage à ses restes, s'il en subsiste encore.

Cela fait, on lut les noms des morts, et tous ceux qui s'entendoient appeler disoient *adsum*, je suis ici. Comme

j'entendis prononcer mon nom , que portoit mon oncle , qui étoit en même temps mon parrain , je répondis *adsum* , comme les autres. Moreno prenant de là occasion de me railler , je lui donnai un grand coup de poing sur la tête , mais j'en ressentis plus de mal que lui-même ; car peu s'en fallut que je ne me cassasse les doigts. Moreno se rejette sur moi , je me relève : nous voilà de nouveau aux prises. On vouloit nous séparer ; mais j'avais engagé tellement mes mains dans les os de ses bras , que je ne pouvois les en ôter. Comme on me tiroit d'un côté , et qu'on le tiroit de l'autre , j'avais grand mal aux mains. Cette douleur et la lassitude me réveillèrent , et j'eus beaucoup de plaisir à me retrouver dans mon lit.

Je rappelai à mon esprit tout ce que j'avois vu et entendu, dont je ne rapporte ici qu'une partie. Cette vision a frappé si fort mon imagination, qu'il me semble encore voir ce grand palais de la Mort, ces morts à l'audience, et Moreno s'élançant sur moi. Je fis sur-tout beaucoup de réflexions sur les figures et les emblèmes que j'y avois vus.

Il n'est que trop vrai qu'on meurt de tous ces genres de mort, que les périls nous environnent, qu'il n'est qu'une seule chose qui puisse nous faire bien mourir, c'est de bien vivre; mais, pour bien vivre, il faut penser souvent à la mort. Je crois que le songe que je viens de décrire, m'a été envoyé d'en haut; car autrefois je ne pensois guère à ma fin, pas même

lorsque ma vie étoit exposée dans les querelles et les combats. A présent j'y réfléchis sans cesse ; j'abandonne la bagatelle et la poésie , qui sont une même chose , et , grâces à Dieu , j'ai plus de goût à lire les livres de piété , que les romans et les histoires.

TROISIÈME NUIT.**LE JUGEMENT DERNIER.**

J'AI lu dans Homère que les songes viennent de Jupiter, qu'il n'est point permis d'en douter, sur-tout lorsqu'ils regardent des choses d'importance. Je crois bien que ceux des rois et des princes viennent d'en haut; mais je veux mettre le véritable Dieu à la place de Jupiter, qui n'est qu'une divinité fabuleuse. Le songe que je fis l'an dernier ne peut m'avoir été inspiré que par Dieu. Voici comment les choses se passèrent :

Je lisois le livre du bienheureux

Hippolyte , qui traite de la fin du monde et de l'arrivée de Dieu pour juger les vivants et les morts , les bons et les méchants. Je m'endormis sur ce livre , étant assis dans un grand fauteuil. Tout d'un coup je crus voir un grand jeune homme , bien fait , qui voloit dans l'air , ayant à la bouche une trompette dont les sons retentissoient de tous côtés. Dès qu'il eut fait cinq à six grands tours , j'aperçus des guerriers sortant de leur sépulture , animés de courage , parce qu'ils se croyoient appelés au combat ; d'un autre côté , les avarés s'éveillèrent en sursaut , dans la crainte qu'on ne vînt les piller ; les gens de cour s'imaginèrent qu'ils s'agissoit d'une course de bague ou d'un carrousel : aucun ne pensa

qu'on annonçoit le jugement dernier. J'eus envie de rire en voyant des estropiés, des borgnes, des aveugles chercher les uns leurs bras ou leurs jambes, les autres leurs yeux. Je m'amusai également de ce que des greffiers ne vouloient pas reprendre leurs têtes, les médisants leurs langues, ni les vieilles femmes leurs gorges. Après que tous ceux-là furent sortis et arrivés dans l'immense vallée, bien unie, bien propre à un grand spectacle, je vis venir gens de toutes sortes d'arts et métiers, puis les gens de lettres, dont plusieurs étoient fort embarrassés de leur corps. Chaque communauté se plaçoit séparément. Chaque religion avoit aussi ses sectateurs à part : tels étoient les chrétiens, les juifs, les mahométans,

les payens, les hérétiques et les schismatiques. Tout ce peuple étant classé et placé, un juge se présenta accompagné de douze conseillers, qui s'assirent près de son trône; plus bas étoient des prophètes ayant la qualité d'avocats. Aussitôt on entendit un grand bruit de trompettes, comme si une armée de cavalerie se fût approchée, et l'on vit briller des légions d'anges, qui, avec leurs ailes, furent se poser auprès des hommes dont ils avoient été les gardiens. Cela fait, l'archange Michel vint se mettre aux pieds du trône où le juge s'étoit assis, ayant à sa main une épée, et sous ses pieds un diable étendu, ainsi qu'il est représenté dans les églises; il appela les assistants chacun par son nom : Adam répondit le premier; il

fut accusé par son démon d'avoir mangé d'une pomme malgré la défense de Dieu, d'avoir négligé les dons qu'il avoit reçus à sa création, d'avoir rejeté sa faute sur sa femme, d'avoir mal élevé Caïn, et d'avoir fait autres choses dont je ne me souviens guère ; mais je me rappelle bien que ces reproches le rendirent tellement confus qu'il ne pût rien répondre : son bon ange répondit pour lui ; il avoua ce dont sa partie étoit accusée ; il fit voir l'excès et la durée de sa pénitence, les peines qu'il avoit souffertes de l'arrêt dont sa postérité avoit été frappée, les biens que Dieu avoit vu naître de son péché ; enfin, son plaidoyer fut si beau, que son client fut renvoyé absous. Lorsqu'on appela Judas, Hérode et Pilate, leurs

crimes leur furent reprochés ; ils ne surent se défendre : aucun ange ne voulut parler en leur faveur ; ils furent condamnés. Après eux, furent examinés les principaux hérétiques, qui ne purent aussi obtenir leur grâce. Ensuite parurent quantité de philosophes payens, parmi lesquels je distinguai les sept sages de la Grèce, avec Platon, Zénon, Socrate, Aristote, et d'autres. Il y avoit encore Mercure-Trismégiste, égyptien ; Sanchoniaton , phénicien ; Confucius, chinois. La plupart de ceux-là disoient n'avoir point adoré d'autre Dieu que le véritable. Le juge leur demanda s'ils l'avoient glorifié, s'ils lui avoient rendu les honneurs qui lui appartiennent ; ils gardèrent le silence, et ne furent point absous.



Les corps de métiers se présentèrent : quelques personnes furent justifiées ; mais la plus grande partie fut condamnée pour larcins , fraudes , ruses et infidélités. Les gens de lettres eurent leur tour : on en accusa plusieurs d'avoir enseigné et écrit contre leur sentiment. Les poètes firent sourire en disant que , lorsqu'ils avoient parlé de Jupiter , des dieux et des déesses , ils avoient entendu parler du vrai Dieu , des saints et des saintes ; qu'ils n'auroient point sérieusement déifié le roi de Candie , ni le premier roi d'Égypte , ni la reine de Chypre , ni celle de Sicile ; que si les peuples en étoient devenus idolâtres , on devoit s'en prendre à eux seuls.

Virgilè fut examiné long-temps

en particulier sur cet endroit de ses poésies où il invoque les Muses Siciliennes. Il prétendoit avoir parlé de la naissance du Messie, mais on lui fit voir qu'il avoit alors dans l'esprit le fils de Pollion. Orphée fut accusé par les dames de la Thrace, parce qu'il avoit enseigné aux hommes un amour qui n'étoit pas pour elles. Les greffiers, les procureurs, les sergents engagèrent saint Yves de Chartres à plaider leur cause ; mais le saint s'y refusa, en disant qu'il n'avoit jamais été un voleur, qu'il avoit toujours suivi le droit et la justice, et qu'eux n'avoient pas fait de même. Les diables les ayant aussi accusés de s'être laissé corrompre par les présents et par la sollicitation des dames, peu d'entre eux furent ab-

sous. Après eux comparurent les médecins, les chirurgiens et les apothicaires. Ils alléguaient l'autorité d'Hippocrate, de Gallien, de Paracelse ; mais ceux qu'ils interelloient, se moquoient d'eux et leur disoient. Et nous, qui citerons-nous pour nous mettre à l'abri ? Alors ils s'avisèrent d'aller chercher les deux saints Cosme et Damien, qui ne voulurent point défendre des homicides. Il y en eut donc beaucoup de condamnés. Il ne faut point perdre de vue que les accusateurs étoient toujours des démons, et les avocats des anges ; que si les anges ne répondoient pas, les parties abandonnées invoquoient leurs patrons : mais il n'y avoit point de patrons pour les méchants,

on n'en voyoit que pour les gens de bien.

Ne pouvant suivre tous les jugemens , je rapporterai seulement ce qui m'a paru plus digne de remarque. Un maître d'armes ne vouloit pas approcher : un ange étendit le bras pour s'en saisir ; mais le maître, sautant en arrière et allongeant son bras vers l'ange , lui dit que cette botte sous le poignard ne pouvoit se parer ; que tous ceux qui avoient pris des leçons de lui n'avoient jamais manqué de tuer leur homme ; que lui-même en avoit tué autant que quelque médecin que ce fût. Enfin, contraint de céder à la force , il comparut, et fut condamné comme coupable de tous les homicides commis par ses écoliers, lesquels se con-

fiant à leur savoir, avoient cherché querelle à plusieurs personnes , afin de pouvoir mettre leur théorie en pratique. C'est pour cela qu'il fut ordonné qu'il iroit en enfer en ligne perpendiculaire. Parbleu , dit le maître , j'irai comme je pourrai , mais non en ligne perpendiculaire , n'étant pas mathématicien. Comment , dit l'ange , voudrois - tu y aller ? — En faisant des sauts en arrière devant la gueule de l'enfer. — Point tant de subtilité , dit alors le diable , je te ferai bien obéir ; et il l'emporta , dans l'abîme qui étoit au bout de la Vallée. Celui-ci fit place à un grand astrologue que son ange amenoit devant le tribunal ; il étoit chargé d'almanachs , de globes , de sphères , d'astrolabes , de compas ,

de quarts de cercles , de règles et de papiers pleins d'observations astronomiques. Vous vous trompez , disoit-il à l'ange ; le jugement dernier ne doit pas encore arriver , parce que le ciel de Saturne et celui de trépidation n'ont pas encore achevé leur cours ; il ne doit pas venir avant vingt-quatre mille ans : car Dieu n'a pas créé l'univers et les globes célestes , pour ne pas leur permettre de faire leur tour , outre qu'il n'y a pas d'apparence que le soleil et les étoiles se réunissent encore pour mettre le monde en feu , comme il doit arriver au dernier jour. J'appelle d'avance de tous les jugements. Marche donc , dit un diable , ou je te porterai. Porte - moi , dit l'astronome , dans

le royaume de la Lune, je te paierai largement; je suis curieux d'y voir de fort beaux pays qu'on y a découverts avec des télescopes; les pays de Galilée, de Copernic, de Tycho-Brahé, et d'autres célèbres astronomes qui sont allés demeurer dans la lune, et qui ont donné leurs noms aux régions qu'ils habitent. Les discours de ce fou n'empêchèrent pas qu'il ne fût accusé devant le juge d'irréligion, de superstition, et d'autres vices dont il ne put se défendre.

Je vis venir ensuite un opérateur, qui, s'imaginant être dans une place pour vendre ses drogues, débitoit les propriétés de son orviétan et les vertus de ses contre-poisons.

Dès qu'il fut devant les juges,

il voulut faire des expériences, et demanda qu'on lui apportât du réalgal, de l'arsenic, du sang de crapaud et des araignées. Mais le Diable, qui étoit à son côté, lui demanda s'il avoit de l'onguent pour la brûlure. Comment ! dit-il, en avez-vous besoin ? C'est toi, dit le Diable, qui en auras bientôt besoin, parce que tu as trompé tant de pauvres gens par tes mensonges et tes fourberies. Il fut confondu par ce discours, et on le conduisit en enfer. Dès qu'il en fut proche, il dit au Diable : Je vois bien que vous jouez ici le Festin de Pierre, je ne crains pas tant que vous ne le pensez : allons, allons, dit-il, entrant dans l'enfer, allons voir don Pierre. Mais il vint une troupe

de tailleurs , dont le chef divertit beaucoup. Il avoit à sa main une paire de ciseaux et une longue bande de parchemin , avec laquelle il prenoit la mesure des habits. M'ayant aperçu , il vint me proposer de me faire un habit à la française : je lui dis que cela ne m'étoit pas nécessaire ; mais il se tournoit en même temps que moi , insistant pour me prendre la mesure : je lui observai que ce n'étoit point ce dont il s'agissoit , qu'il étoit devant son juge et qu'il feroit mieux d'invoquer son ange gardien. Cet ange , lui dit : Maître , plaidez vous-même votre cause, en conscience je ne peux la défendre ; elle est trop mauvaise. Monsieur , lui répondit le tailleur , je m'engage à vous donner , tous

les ans , un habit gratis ; car c'est , sans doute , faute de tailleurs que vous autres anges allez tout nus. Sans doute , répliqua l'ange , car il n'y a point de tailleur en paradis.

Eh ! bien , reprit le maître , je vais donc parler pour moi et pour mes confrères. Nous n'avons jamais volé plus d'étoffe qu'il n'en pouvoit entrer dans l'œil , nous avons jeté les pièces inutiles à la rue , nous avons toujours mesuré les galons d'or et d'argent , après avoir fait les habits , en les rendant aux particuliers pour qui ils étoient ; d'ailleurs notre métier est de ceux qu'enseigne la miséricorde ; vêtir les nus , mettre à couvert du froid : voilà , suivant l'évangile , ce qui est méritoire ; voilà ce que nous avons fait , et nous avons

supporté le préjudice que nous causent les brodeurs en faisant les habits d'église. Je demande qu'on entende pour nous saint Martin, l'archevêque de Tours, qui donna la moitié de son manteau à un pauvre. Saint Martin, dit un des anges, n'a jamais été le partisan des tailleurs : loin de vous défendre, il vous condamneroit. Eh ! bien, dit le tailleur, obligez-nous, soyez notre interprète. — J'y consens, et vais expliquer les termes du métier. Les tailleurs ont dans leur boutique un coffre qu'ils appellent *l'œil* : c'est là qu'ils mettent ce qu'ils volent ; le dessous de la table sur laquelle ils coupent les habits, et un endroit voisin, s'appellent la *rue* ; ils y jettent les étoffes qu'ils ont de trop. Ainsi, quand ce maître fripon

dit qu'il n'en vole pas davantage que ce qui entre dans son œil, ou qu'il jette à la rue les restes du drap ou de l'étoffe, c'est comme s'il disoit qu'il n'en prend pas plus qu'il n'en peut entrer dans son coffre ou dessous sa table; pour les galons d'or et d'argent, il est vrai qu'à les mesurer sur l'habit, il s'en trouve autant, parce qu'il coupe la chaînette du galon, qui s'étend ensuite très-facilement. Quand il dit que son métier est de charité et de miséricorde, cela est vrai si les voleurs sont charitables; mais je lui demande si, sans voler du drap, on peut tapisser sa chambre, bâtir de belles maisons, marier des filles, acheter des charges à ses enfants, faire bonne chère et jouer gros jeu. Non, non, s'écria l'assem-

blée : ainsi tout le corps fut condamné. Les anges les livrèrent aux démons pour être précipités dans les abîmes.

Lorsque tous les jugements eurent été prononcés, le juge, ses conseillers, tous les anges et les élus s'élançèrent dans l'air, et montèrent au ciel. Alors on entendit un beau concert de trompettes et de toutes sortes d'instruments. Ceux qui restèrent dans la vallée et qui n'avoient pas été mis en enfer, étoient au désespoir de ne pouvoir suivre la troupe des bienheureux. Dès qu'elle eut disparu, il se fit un fracas horrible : les planètes tombèrent, les montagnes se joignirent, la terre s'entr'ouvrit, et tous ceux qui restoient tombèrent dans des abîmes en faisant de si grands cris, que j'en fus saisi

de terreur. Je me réveillai, et j'eus bien de la joie de me voir hors de danger. Je réfléchis ensuite au grand nombre de gens que j'avois vu condamner, et au petit nombre de ceux qui s'étoient trouvés innocents. Oh ! qu'il seroit nécessaire pour tous les vivants qu'ils eussent une pareille vision, sur-tout qu'ils fussent témoins du désordre, du désespoir et des tourments des damnés. Il suffiroit encore d'entendre ce fracas épouvantable, qui ne peut ni s'exprimer, ni se comprendre, et qui ne manquera pas d'arriver au dernier jour. Je ne m'étonne pas si les Israélites, au pied du mont Sinai, ne pouvoient souffrir le bruit de ce tonnerre formidable qui retentissoit à la cime de ce mont.

QUATRIÈME NUIT.

LE PAYS ET LE PALAIS DE L'AMOUR.

LE quatrième jour de janvier, j'avois passé la soirée dans la compagnie de dames jeunes, jolies et d'un naturel tendre. Contre l'usage où je suis de me retirer de bonne heure chez moi, j'avois veillé fort tard, jouant avec ces dames et leur parlant de bagatelles. Tout cela se représenta à moi, dans mon sommeil. Je crus entendre une voix qui me récitoit ces vers, empruntés par Virgile à Théocrite :

Corydon ! Corydon ! abjure un vain délire :
Au pied de cet ormeau ta jeune vigne expire ;

Tresse l'osier flexible en paniers arrondis,
Un autre de ton cœur sentira mieux le prix.

Je ne sais par quels chemins je fus conduit ; mais je me trouvai dans un pays délicieux , tel que les poètes représentent l'île de Chypre et les jardins d'amour ; il étoit ceint par deux petits ruisseaux , dont l'un étoit d'eau douce , l'autre d'eau amère. Ces eaux venoient , par un canal souterrain , se réunir dans un grand bassin de marbre blanc , placé au milieu d'un jardin. Après m'être un peu promené pour voir la beauté des arbres , et respirer le parfum des fleurs , j'entrai dans une allée longue et magnifique , plantée de citronniers et d'orangers : sur les côtés étoient des cabinets ornés intérieurement de peintures et de sculptures , et ta-

pissés au dehors de jasmins, de lauriers, de chevrefeuilles, et d'autres arbustes; à l'extrémité de cette allée, s'élevoit en perspective un grand et superbe édifice qu'on appelloit le *Palais d'amour*; les portiques étoient de l'ordre dorique. Sur les piédestaux, les bases, les colonnes, les corniches, les frises, les architraves et les chapiteaux étoient, en demi-reliefs, de petits amours qui se livroient à toutes sortes de jeux. On lisoit sur la porte, dans un fond noir, cette inscription en lettres d'or :

Voici le palais des heureux,

C'est-à-dire des amoureux.

La garde de la porte étoit confiée à une femme semblable à une nymphe : elle s'appelloit la *Beauté*. Elle

avoit la taille avantageuse et bien proportionnée ; ses traits étoient si réguliers , et l'ensemble étoit si séduisant , que son nom me parut lui convenir au mieux. Ses habits étoient magnifiques ; mais leur transparence laissoit entrevoir des charmes qui en effaçoient l'éclat. La blancheur de la neige le cédoit à la blancheur de son sein ; en un mot , elle avoit dans elle je ne sais quoi d'enchanteur qu'aucun pinceau ne pourroit reproduire. Elle me fit un accueil si gracieux , que je fus enhardi à lui demander un conducteur pour me faire voir les appartements du palais. Adressez-vous , me dit-elle , à l'introducteur ; il loge dans cette aile , en me montrant de sa belle main le côté gauche de cet édifice. Je la re-

merciai et allai trouver l'introduc-
teur, qui étoit en même temps l'in-
tendant de ce riant pays. Je vis un
homme fort âgé, ayant une longue
barbe blanche. J'en reçus beaucoup
de civilités ; je lui marquai mon
désir ; il me dit qu'il me conduiroit
lui-même jusqu'aux pieds du trône
de la reine. Il mit à son côté, au
lieu d'une épée, une grande faux
bien aiguisée. Il prit pour cravate
un sablier de sable d'or, et pour
chapeau un bonnet de Mercure avec
des ailes. Pour me faire honneur,
il me fit passer après lui. Nous en-
trâmes d'abord dans l'appartement
des filles, car les femmes en ont
un autre. En traversant les cham-
bres, je vis toutes ces filles singu-
lièrement occupées : il y en avoit

qui pleuroient de jalousie contre les femmes veuves ; d'autres étoient fort inquiètes, n'osant avouer le penchant que des hommes leur inspiroient. Mon amant, disoit l'une, est d'une froideur extrême ; il est trop timide : que ne nous est-il permis de déclarer notre amour, comme le font les hommes ! je lui aurois parlé un langage auquel il auroit répondu. Quelques-unes lisoient ou écrivoient des lettres : elles employoient à cela beaucoup de papier, car, pour dire ce qu'elles ne vouloient pas dire, elles effaçoient, recommençoient, effaçoient encore, et recomposoient les mêmes lignes ; elles désiroient que leurs mots eussent un double sens, et que leurs amants comprissent ce qu'elles n'avoient pas l'in-

tention de leur faire comprendre. D'autres , placées devant leur miroir , étudioient leurs gestes , donnoient de l'expression à leurs traits, tâchoient de mettre de la grâce dans leur sourire , et de la gaîté dans leur rire... Quelques-unes s'arrachotent le poil du menton et des sourcils ; quelques autres s'appliquoient des pâtes sur le visage. Plusieurs , pour se rendre pâles et paroître plus tendres aux yeux de leurs amants , mangeaient du plâtre, du jayet pilé, du charbon, de la cire d'Espagne, contre l'usage des Françaises , qui évitent soigneusement ce qui peut leur donner la jaunisse , comme le safran, le poivre, le sel , et tout ce qui échauffe.

De cet appartement je passai dans